

# ÉTUDE CLINIQUE DE L'ACTE VIOLENT IDÉOLOGIQUE : DE L'ADHÉSION IDÉOLOGIQUE TRANSITIONNELLE À SA MISE EN ACTE VIOLENTE. L'EXEMPLE DE MARC

**Sandra Da Silva, David Vavassori, Mathilde Coulanges, Sonia Harrati**

Groupe d'études de psychologie | « [Bulletin de psychologie](#) »

2015/1 Numéro 535 | pages 39 à 49

ISSN 0007-4403

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2015-1-page-39.htm>

!Pour citer cet article :

Sandra Da Silva *et al.*, « Étude clinique de l'acte violent idéologique : de l'adhésion idéologique transitionnelle à sa mise en acte violente. L'exemple de Marc », *Bulletin de psychologie* 2015/1 (Numéro 535), p. 39-49.

DOI 10.3917/bupsy.535.0039

Distribution électronique Cairn.info pour Groupe d'études de psychologie.

© Groupe d'études de psychologie. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Étude clinique de l'acte violent idéologique : de l'adhésion idéologique transitionnelle à sa mise en acte violente. L'exemple de Marc

DA SILVA Sandra\*  
VAVASSORI David\*  
COULANGES Mathilde\*  
HARRATI Sonia\*

Les actes violents idéologiques occupent une place importante sur le plan médiatique, les motivations religieuses ou politiques étant mises au premier plan. Les réactions sociales oscillent alors entre fascination, sidération, voire banalisation face aux possibles avatars de certains idéaux. Dans cet article, nous examinons l'acte violent idéologique à la lumière de la psychologie clinique, dans une perspective psychodynamique, prenant en compte l'histoire de vie et le fonctionnement psychique du sujet auteur. Cela suppose, en premier lieu, de définir plus précisément ce que nous entendons par idéologie, adhésion idéologique et mise en acte. L'idéologie peut se définir comme l'« ensemble plus ou moins cohérent des idées, des croyances et des doctrines philosophiques, religieuses, politiques, économiques, sociales, propre à une époque, une société, une classe et qui oriente l'action » (Centre national de ressources textuelles et lexicales, 2012). Cette définition met l'accent sur la fonction sociale d'un ensemble de représentations, qui sous-tendent l'exercice concret des sujets dans un contexte socio-culturel donné, notamment, dans le cadre de luttes sociales et de rapports au pouvoir (Aron, 1978 ; Ricœur, 1997 ; Macherey, 2008). Au-delà de son contenu à dimension péjorative, comme opposé de la vérité (Boudon, 1986), une dangerosité résiderait dans la forme et la cohérence persuasive de l'idéologie (Arendt, 2008). L'adhésion idéologique témoigne, alors, d'un positionnement individuel et singulier au regard d'une idéologie : reconnaissance, acceptation, voire soumission. Cet engagement peut se manifester par une pluralité de mises en acte créatrices (apprentissages, démarches intellectuelles et artistiques, investissement de la relation à l'autre...) et destructrices (violences physiques, psychologiques, destructions matérielles...).

Dans le cadre de cet article, nous envisageons l'acte violent comme une manifestation comportementale (atteinte à l'intégrité physique ou psychique de l'autre), pouvant être sous-tendue par une diversité de dynamiques psychiques : « tout comportement cache un sens en même temps qu'il

le révèle » (Balier, 1988, p. 8). Les actes violents idéologiques relèvent donc d'une catégorie spécifique d'actes violents, qui sont assumés et revendiqués au nom d'une idéologie. Ils renvoient à une limite franchie dans l'atteinte d'un autre, ici visé sur un plan symbolique, pour ce qu'il représente, au regard du groupe auquel il appartient. Les actes violents idéologiques constituent un objet à la croisée de perspectives sociales, juridiques, médicales, psychologiques et psychopathologiques. Du point de vue socio-juridique, il peut se définir en tant que transgression sociale, et renvoyer à diverses dénominations juridiques, en tant que circonstances aggravantes de violences individuelles ou danger pour l'État et le collectif (Code pénal, 2012 ; Code de la sécurité intérieure, 2012). Du point de vue psychopathologique, il peut entrer dans le cadre d'une classification psychiatrique spécifique : trouble oppositionnel, personnalité antisociale (American psychiatric association, 2004). Certaines études criminologiques nord-américaines étudient les caractéristiques des actes posés (réalisés seuls ou en groupe, dirigés ou pas par un meneur, type d'arme utilisée), des auteurs (caractéristiques sociales, qualité des motivations) et des victimes (relation avec l'auteur, appartenance ethnique ou religieuse) (Borum, Fein, Vossekuil, 2012 ; Gruenewald, Pridemore, 2012). Ces actes violents idéologiques posent donc, nécessairement, la question de la norme, qu'elle soit sociale ou médicale. Comment penser ces actes en évitant de les réifier dans la pathologie mentale ou en tant que comportement antisocial ? Comment éviter de réduire un sujet auteur à son acte ?

Nous souhaitons nous écarter d'une perspective typologique comportementale pour comprendre

\* Laboratoire cliniques pathologique et interculturelle (LCPI), Université Toulouse Le Mirail.

Correspondance : Sandra Da Silva, Laboratoire cliniques pathologique et interculturelle (LCPI), Université Toulouse Le Mirail, 5 allées Antonio Machado, 31058 Toulouse cedex 9.

<sandra\_da\_silva@msn.com>

comment l'idéologie s'inscrit dans une histoire de vie et peut conduire un sujet à réaliser des actes violents en son nom. Il s'agit d'envisager les processus psychiques qui sous-tendent une adhésion idéologique et ses mises en acte, et d'étudier la continuité entre l'idée et l'acte. Ainsi, en nous appuyant sur le modèle psychanalytique – en tant que science du fonctionnement psychique – nous analysons l'adhésion idéologique et ses mises en acte en fonction du parcours de vie et de la dynamique psychique qui les sous-tend.

## PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS DE RECHERCHE

Selon la conception psychanalytique, l'adhésion idéologique apparaît intimement liée à la construction des instances psychiques du sujet, constituant le support d'une organisation psychique : modalités de relation d'objet, mécanismes de défense et, notamment, mécanismes identificatoires (Kaës, 1980). En effet, si l'Idéal du moi est le produit des identifications aux imagos parentaux et à leurs relais collectifs et sociaux, la spécificité idéologique se repère dans l'étayage identificatoire sur une figure sociale idéalisée. Freud (1921) mentionne, en ce sens, la place du meneur, qui prend celle de l'Idéal du moi propre des sujets appartenant à un groupe idéologique, en devenant la cible pulsionnelle et identificatoire privilégiée. Cette identification spécifique permet, alors, une structuration psychique en dehors de la scène familiale au sein d'un groupe social et peut témoigner de référents identificatoires indisponibles, insuffisamment fiables et valorisants ou mis à l'écart dans une recherche d'autonomisation (Winnicott, 1975). Le roman familial œdipien serait, ainsi, mis en jeu dans l'idéologie sociale, le fantasme s'étayant sur le corps socio-culturel (Duparc, 2004).

L'identification idéologique ne peut se dissocier d'un appui sur le groupe, réel ou symbolique. Le partage d'une même adhésion par plusieurs sujets renforce la puissance identificatoire par la résonance d'une fantasmatique individuelle au sein d'un fonctionnement collectif (Duparc, 2004). Pour Kaës (1980, p. 25), le groupe idéologique est une formation intermédiaire décisive, « pas seulement comme une formation de l'idéalisation primaire, ou comme une organisation perverse du rapport au savoir, ou comme une intellectualisation défensive ou comme une abstraction déniante », car il permet la construction de la représentation du Moi dans son unité et sa différenciation, en faisant un lieu d'expérimentation de la séparation. La description de Kaës peut être rapprochée des phénomènes transitionnels décrits par Winnicott (1975, p. 49), au sens d'une « aire intermédiaire d'expérience » permettant le maintien entre la réalité intérieure

(psychique) et la réalité extérieure (matérielle), un espace de compromis entre principe de plaisir et principe de réalité. Le groupe idéologique peut, également, être envisagé comme un espace de création. Anzieu (1981, p. 23) décrit, en ce sens, la re-création d'un espace transitionnel à l'âge adulte comme condition pour permettre au sujet de trouver « la confiance dans sa propre continuité, dans sa capacité d'établir des liens entre lui-même, le monde, les autres, dans sa capacité de jouer, de symboliser, de penser, de créer ». Nous proposons donc de considérer l'adhésion idéologique groupale comme un espace transitionnel, qui permet à un sujet de trouver des ressources, d'investir son environnement social et de s'y réaliser. L'adhésion idéologique devient, ainsi, une issue possible aux événements de vie difficiles rencontrés par un sujet, liés aux problématiques psychiques propres à chacun, mais, également, aux effets de la réalité extérieure, parfois traumatisants.

Si l'adolescence réactualise les processus de séparation-individuation de l'enfance, selon Gutton (2009), Jeammet et Corcos (2005), elle est, par conséquent, une période privilégiée pour la mise en œuvre des mécanismes identificatoires spécifiques de l'idéologie. Chouvier (2009, p. 109) décrit un idéalisme adolescent, qui permettrait une enveloppe de croyance au sens d'Anzieu, un « colmatage narcissique », nécessaire à une autonomie psychique. L'idéologie forme, alors, le socle d'une véritable construction identitaire, qui soutient les remaniements psychiques adolescents, plus particulièrement les processus de séparation-individuation fondamentaux. Cet étayage peut se poursuivre au-delà de cette période d'adolescence, en tant que support au processus de subjectivation, qui se poursuit tout au long d'une vie (Cahn, 2007). Cependant, si on considère la vulnérabilité psychique de l'adolescent en proie à des remaniements intenses, nous devons envisager différentes modalités de l'adhésion idéologique. En effet, si l'idéologie permet la résolution d'un conflit psychique individuel, créant un lien entre une problématique intrapsychique et ce que véhicule l'espace social (Tysebaert, 2006), elle peut devenir l'unique moyen de compenser une détresse interne, comblant des fragilités narcissiques par un recours à la toute-puissance infantile. Une survalorisation de la réalité idéologique permet, dès lors, de pallier des représentations internes difficiles à élaborer, mais cet étayage ne peut se faire qu'au risque d'une superposition de l'Idéal du moi (instance modèle, forgée à partir des identifications infantiles) et du Moi-idéal (instance de toute-puissance). Le Surmoi (instance interdictrice) est, alors, submergé par un Idéal du moi grandiose (Laval, 2002) au sein d'une organisation psychique qui favoriserait une mise en acte. La qualité de cet espace transitionnel, ouvert

par l'adhésion idéologique, peut être remise en question par l'accentuation du clivage entre une réalité interne fragilisée et une toute-puissance de la réalité idéologique. Cet argument va dans le sens de Winnicott (1975), qui soutient que cette aire transitionnelle ne doit pas être contestée pour conserver ses possibilités étayantes.

Ainsi, s'il nous paraît essentiel de considérer l'idéologie dans toutes ses actualisations, créatrices et destructrices, notre intérêt se porte plus précisément sur les manifestations violentes et sur les processus psychiques qui les sous-tendent. En effet, l'acte violent idéologique est le signe d'une tentative extrême de défense identitaire, favorisée par une défaillance surmoïque, qui ne permet plus la censure des émergences pulsionnelles, en fonction du principe de réalité. Duparc (2004) et Laval (2002) envisagent le rôle décisif de la réalité externe, quatrième instance de l'appareil psychique selon Freud (1933), dans des contextes extrêmes de mises en acte idéologiques. Une réalité extérieure perturbée ou modifiée pourrait induire, sur le psychisme d'un sujet, une absence de conflictualité intrapsychique qui favoriserait la mise en acte violente. La perception perturbée de cette réalité extérieure ou sociale peut être liée à des contextes sociaux spécifiques, comme les guerres, les régimes totalitaires, les emprises sectaires... Cependant, nous pouvons nous interroger sur la manière dont un sujet investira, spécifiquement et singulièrement, la réalité sociale à laquelle il est confronté, investissement qui peut conforter cette adhésion idéologique et, par conséquent, assurer une cohérence de son fonctionnement psychique. Ce mécanisme renvoie à une projection des menaces du Surmoi sur les objets externes, pouvant inciter à la destruction de ces objets, créant un cercle vicieux d'attaques et de contre-attaques (Klein, 1932). La position sectaire d'un groupe – repli sur soi et accentuation de la sujétion des membres selon Chouvier et Morhain (2007) – peut, également, favoriser et justifier la nécessité d'une violence défensive. Les risques de clivage entre les instances idéales et le Moi, décrits par Chouvier (2009) dans le cadre des emprises sectaires, peuvent être inhérents à toute adhésion idéologique, et pourraient être liés à l'émergence des actes violents.

À partir d'un cas clinique, notre article a pour objectifs de comprendre le trajet qui mène un sujet à s'engager dans une adhésion idéologique jusqu'à sa mise en acte violente, et d'examiner la fonction psychique de l'acte violent idéologique. L'adhésion idéologique et son étayage sur le groupe apparaissent intimement intriqués aux processus adolescents, occupant une fonction transitionnelle qui participe à la construction psychique et à l'individuation du sujet. Les conflits psychiques du sujet se jouent, ainsi, sur la scène sociale, par le biais de

l'adhésion idéologique et s'actualisent dans des mises en acte créatrices ou destructrices. Nous soutenons l'hypothèse selon laquelle l'acte violent idéologique s'inscrit dans une adhésion idéologique groupale transitionnelle et permet, au sujet, de se défendre d'une angoisse de séparation, réactivée par la menace d'un clivage entre réalité externe menaçante et réalité idéologique.

## MÉTHODOLOGIE

Conformément à nos objectifs de recherche, nous avons souhaité rencontrer un sujet auteur d'actes violents idéologiques. Pour ce faire, nous avons formulé notre demande auprès de mouvements politiques activistes. Nous avons pris contact avec plusieurs personnes responsables de la gestion des pages de ces mouvements sur les réseaux sociaux. Nos requêtes nous ont permis de rencontrer Marc <sup>1</sup>, le seul à avoir répondu à notre sollicitation. Le recueil de données s'inscrit dans le cadre d'une recherche en psychopathologie et psychologie clinique, à la demande du chercheur, et a été réalisé avec le consentement libre et éclairé du sujet.

Notre démarche méthodologique relève d'une étude qualitative, étayée par des entretiens de recherche semi-directifs. Ce choix est motivé, d'une part, par notre problématique, puisqu'il s'agit de repérer les événements d'histoire de vie du sujet impliqués dans l'adhésion idéologique et ses mises en acte, mais, également, le sens qu'il donne à son expérience et son vécu en fonction de son parcours de vie et, d'un autre côté, par le caractère difficilement accessible et méfiant de notre population. Afin de dépasser les fortes résistances qui ont émaillé les premiers échanges, nous avons opté pour une recherche fondée sur la parole et moins portée à des réponses consignées dans le cadre d'un protocole de recherche fermé. Aussi, malgré leur intérêt dans ce type de recherche, nous avons exclu les méthodes projectives <sup>2</sup>, au profit de l'entretien de recherche, privilégiant la dimension relationnelle, les mentions directes du vécu, les réminiscences autour de l'adhésion idéologique et de ses mises en acte violentes ou non. Ainsi, l'entretien semi-directif répond à cette exigence, tout en permettant un discours construit et contrôlé du fait même de sa dimension structurée (Blanchet, 1985).

Pour ce faire, nous avons élaboré une grille d'entretien, explorant le parcours familial (situation

1. Afin de respecter l'anonymat le prénom a été modifié.

2. Le Rorschach ou le *Thematic apperception test* auraient pu, en effet, nous permettre d'objectiver certaines modalités du fonctionnement psychique par la mobilisation perceptive et projective propre à la qualité de ces outils.

familiale et filiative, événements familiaux...), le parcours scolaire et professionnel (parcours et situations scolaires ou professionnelles...), le parcours conjugal (vie sentimentale et sexuelle...), les manifestations et le parcours psycho(patho)logiques (mode de fonctionnement psychique et organisation psychopathologique, présence ou non de troubles psychiques (angoisses, phobies...), d'épisodes de décompensation psychiatrique, de comportements addictifs, de tentatives de suicide, de consultations ou suivis psychologiques ou psychiatriques), l'adhésion idéologique et ses mises en acte violentes ou non (motivations, formes, manifestations – comportementales, intellectuelles, créatives, sociales –, description, vécu...).

Les rencontres avec le sujet se sont déroulées en trois temps : un premier temps est consacré à la présentation de l'étude et de notre démarche méthodologique, un deuxième est prévu pour l'investigation du parcours de vie et un troisième pour l'investigation de l'adhésion idéologique et ses formes de mises en acte. Sur la base de l'enregistrement et de la retranscription des entretiens, une analyse de contenu a été réalisée sur les plans thématiques (thèmes dominants, récurrents, minoritaires et leurs associations) et discursifs (dynamique, style, éléments atypiques et figures de rhétorique) (Bardin, 2013). Enfin, s'agissant d'un entretien, la relation implique nécessairement des effets transférentiels et contre-transférentiels à prendre en compte et analyser ; nous les aborderons en conclusion.

## CAS CLINIQUE : MARC

Marc, âgé de quarante ans, est de nationalité française. Il vit en couple depuis une dizaine d'années et exerce une activité professionnelle stable dans le secteur public. Il se montre intéressé par notre recherche, qui semble prendre la forme, pour lui, d'un moment de bilan, compte tenu de son histoire et de sa situation actuelle. Il manifeste une volonté de partager avec nous son expérience et ses opinions. Pour autant, Marc a du mal à organiser sa pensée, son discours est dispersé, ce qui nécessite de recentrer l'entretien à de nombreuses reprises. Enfin, nous souhaitons souligner que, pour préserver la confidentialité, certaines données (lieux, dates, personnes), sur lesquelles nous nous sommes appuyées, n'apparaissent pas dans la présentation du cas. Ceci, probablement, altère la compréhension de la restitution du cheminement des idées exprimées par Marc.

### Le récit de son histoire

*L'abord des relations familiales à travers les enjeux idéologiques*

S'agissant de son histoire, Marc aborde essentiellement la période de son adolescence, ainsi que son

parcours scolaire et idéologique. Il manifeste une certaine réserve à se remémorer son enfance et l'intime de ses relations familiales, « normales » selon ses dires : « Bon c'est un peu délicat, donc, voilà, moi, j'en parle de cette manière-là, je pourrais, on pourrait en parler de bien des manières, sur le plan affectif et émotionnel (...) j'ai pas envie franchement de rentrer là-dedans. (...) J'ai eu des amis (...), des parents, qui, avec mon frère, se sont vachement occupés de nous, qui avaient beaucoup d'amis aussi. Enfin, moi, j'ai pas du tout eu une enfance malheureuse ».

Néanmoins, il aborde ses relations familiales à l'occasion du rappel des enjeux de son adhésion idéologique. Marc mentionne, ainsi, des imagos parentaux idéalisés – mère admirée et père énigmatique – en mettant en avant leur position idéologique à l'égard de la sienne : « Quand, à 19 ans je me suis fait attraper dans la rue, dans un guet-apens, par des, un truc très violent où je pense que j'aurais pu vraiment (...) avoir un truc grave quoi, bon, mes parents ils ont vraiment eu peur à ce moment-là. Mais mon père il m'a jamais dit, t'arrêtes tout. (...) Je trouve qu'il a été assez tolérant sur des choses qu'on a pu faire. (...) Mon père il m'a fait halluciner (...) il est venu dans des mouvements sociaux, dans tout un tas de trucs et tout, il est venu, il est venu. (...) C'est marrant parce que mon père (...) ça reste une énigme pour des choses et tout parce qu'il parle pas tant que ça. (...) Ma mère je pense qu'elle (...) appartient au peuple de gauche (...) c'est une petite nana (...) elle m'espante. » Marc décrit un renversement des positions générationnelles et de la transmission familiale : « Bon, elle [sa mère] est pas réac, tant mieux, de toutes façons moi avec mon frère on la bougerait si c'était le cas. (...) Ma famille ne m'a rien transmis, et c'est un peu particulier parce que (...) c'est moi qui ai amené mon père à faire des manifs, qui ai amené mon frangin à sa première manif ».

### *Un vécu de disqualification à l'adolescence*

Son récit est dominé par un sentiment d'injustice permanent, qui émerge dès l'adolescence et qui se consolide à l'âge adulte. Durant cette période, il se dit victime des *a priori* des enseignants, des critiques et moqueries de ses camarades, auxquelles il répond par des bagarres répétées : « Je me suis heurté (...) à des comportements qui pouvaient s'apparenter à du racisme, paradoxalement, alors que moi j'étais blanc, machin et tout, mais c'est du style, t'es habillé comme un gitan, tu parles comme un arabe quoi ». Il évoque des souvenirs douloureux d'un vécu de rejet, en raison de son origine sociale modeste, lorsqu'il se confronte à une réalité sociale plus favorisée : « Parce qu'on m'acceptait pas dans le public et donc là, on va dire au milieu de mon adolescence j'ai été confronté de manière radicale à tout autre chose en fait et... pas en

douceur, donc ça a plutôt été difficile. (...) Moi ostracisé parce que différent ». Il établit un lien entre cette période, durant laquelle il se vit disqualifié en tant que sujet, et la suite de son parcours : « Si je me permets de le dire c'est que j'estime que moi ça a eu des, des conséquences sur mes choix après, j'ai grandi dans une cité. (...) Peut-être que là, a commencé à naître en moi ce côté de pas trop supporter (...) certaines situations, parce que l'injustice je l'ai vécue à un moment donné quoi ». Chez Marc, ce sentiment d'injustice fait écho à un décalage entre un idéal attendu et ce qu'il percevait. Il se situe, ainsi, en tant que victime d'une réalité sadique qui le met à mal.

#### *Des mouvements identificatoires entre gain narcissique et mise en échec*

Un appui important sur des figures d'identification extérieures à la famille émerge de son discours. La construction de son Idéal du moi semble se fonder sur des figures d'enseignants et de militants, qui lui témoignent une certaine bienveillance et qui manifestent une capacité à s'opposer à l'autre, voire à s'imposer à l'autre par la forme et le fond d'un discours : « Je crois qu'il [un enseignant] m'a plu parce qu'il a été capable justement, par le choix des mots, ben voilà de régler des gens ». Ces mouvements identificatoires orientent, alors, ses différents choix scolaires, professionnels et militants : « Il a aidé à ma prise de conscience de l'importance des mots, de tout un tas de choses (...) il m'a permis de m'orienter ».

Si ces mouvements identificatoires semblent lui permettre un gain narcissique, l'impossibilité d'égaliser ces figures idéales peut mettre Marc en échec : « Au départ moi je voulais enseigner (...) l'histoire, puis je me suis dit que j'étais peut-être pas assez sérieux pour être un bon prof d'histoire en fait. (...) Je l'ai grave déçu, ce prof, c'est dommage quoi parce que je pense qu'il, il me sentait intéressé il sentait que voilà, y avait une possibilité de faire des trucs mais (...) à un moment donné il m'a dit, bon, là je vois que vous êtes pas sérieux. (...) Enfin moi, au regard du parcours qu'ont ces gens-là [certains militants], (...) je considère que (...) j'ai rien fait ». Ces identifications semblent témoigner, pour Marc, d'un retournement d'une position passive de victime à une position active, qui lui évite un vécu douloureux. Cette tentative semble, cependant, se répéter dans un échec à coller à l'image attendue par l'autre, et mettre en question l'intrication entre l'Idéal du moi et le Moi idéal, instance de toute-puissance.

#### **Le récit de son adhésion idéologique**

##### *De la violence subie à la violence agie*

Marc mentionne l'absence d'idéal politique précis au départ : « Nous je pense qu'on était rien,

on cherchait pas à se définir politiquement, (...) on a eu envie de se rapprocher (...) des quelques gars-là qui nous faisaient un peu délirer, (...) qui avaient l'air intéressants ». Au-delà de ces mouvements identificatoires à l'égard de figures politiques, il décrit des événements injustes et marquants, pour lesquels il choisit de militer activement. Il relate, notamment, sa participation à une confrontation entre deux groupes activistes, confrontation durant laquelle la violence, dont il se dit victime, semble faire effraction : « Les gars organisés (...) avec des armes blanches (...), ils ont quand même lancé des cocktails Molotov, ils ont claqué tout un tas de gens, enfin ça a été très violent. Et pour le coup, la violence elle était que dans un sens quoi, les autres, on tentait de résister. (...) Cet événement il m'a traumatisé, quoi ! Il m'a traumatisé ». Son adhésion idéologique prend, alors, la forme d'actes transgressifs et violents dans une logique de continuité, en réaction à une injustice perçue. Ce sentiment d'injustice s'exprime, par moments, dans son récit, sur un mode persécutoire, mettant en avant une nécessité défensive face à des attaques réelles ou symboliques : « C'est de la parano peut-être mais voilà, ça permet de maintenir. (...) C'était les périodes où on était vraiment très surveillés ». Son discours évoque ainsi une prudence nécessaire et constante au regard de la loi, prudence renforcée par les risques liés aux actes transgressifs posés.

#### *La fonction étayante du groupe*

Pour Marc, l'investissement idéologique ne peut se dissocier de celui du groupe, qui devient un support d'étayage privilégié et quasi-exclusif dès son entrée à l'université : « Je crois que c'était complètement ma vie, (...) on vivait en communauté ». Le groupe semble participer à sa construction identitaire : « Y a eu beaucoup d'affinitaire, j'ai rencontré plein de gens, (...) on s'est construit ensemble en groupe en fait ». La vie de groupe permet, en effet, un enrichissement intellectuel et affectif : « Mais bon on s'éclatait, on avait l'impression de vivre autrement, (...) y a eu un côté créatif tout le temps et puis toujours en mixité, (...) finalement, tout ça était très joyeux, très intéressant ». L'intrication des luttes, pour lesquelles Marc dit militer, est liée aux divers groupes dans lesquels il s'est investi : « On considérerait qu'on pouvait être aux côtés de tout le monde (...) quand y'avait le mouvement social, parce que le mouvement social primait, et que le mouvement social c'est toujours, pour nous, ce qui était le plus fort en fait ». Certains groupes favorisent une expérimentation des transgressions et des mises en acte violentes, dans lesquelles s'actualisent une recherche de défi et de toute-puissance : « Perçus par des gens *lambda* extérieurs on pouvait faire

peur parfois (...). C'est un apprentissage aussi, ben tu commences par le faire avec les gens avec qui tu vas te sentir un peu à l'aise ».

Son récit reflète sa position de meneur et met en avant un sentiment de responsabilité à l'égard du groupe, une fonction protectrice vis-à-vis de la sécurité de ses amis, lors des affrontements, une transmission des pratiques militantes et, surtout, d'une moralité idéologique : « T'as une responsabilité donc avec plein d'autres tu restes un peu, comme un con pendant des heures, sur le pied de guerre (...). Voilà, je, je, je continue à être dans des trucs parce que peut-être qu'au fond de moi je veux y être pour m'assurer qu'il y ait pas trop du n'importe quoi et je veux être à l'intérieur pour voir aussi ce que ça devient (...). Aujourd'hui, je suis face à des dilemmes, parce que j'ai vraiment levé le pied, mais je continue à être dans des trucs, et que des fois je suis déçu de voir (...) des gens qui perdent peut-être des, des apprentissages, mais c'est pas forcément, genre, ta connaissance de ton histoire ou de ce pourquoi tu luttas, parce qu'ils peuvent très bien connaître ça, c'est plutôt des apprentissages de, je dirais de valeurs, de rapport aux choses, aux gens ». Ce vécu témoigne, ainsi, d'un besoin de maîtrise de son environnement et d'une difficulté à se représenter une continuité symbolique du fait de son absence au sein de ces mouvements.

#### *Le coût psychique de son désinvestissement idéologique*

Marc dit avoir désinvesti le groupe, lors du passage vers une vie de couple et de l'accès à un travail stable. Il dresse un bilan de sa situation actuelle et cherche à justifier son désinvestissement idéologique, mais une ambivalence persiste dans son discours : « T'as pas les mêmes envies. Le temps passe aussi, t'as pas exactement le même âge, enfin j'crois que c'est vraiment un tout (...). Aujourd'hui j'suis plus préoccupé par savoir le temps qu'il fera pour pouvoir me barrer aller faire de la rando en montagne. (...) Mais bon encore un peu de mal à me dire voilà, il peut se passer mettons une manif ou un truc comme ça et me dire, tiens j'vais pas y aller ou, j'vais pas me sentir concerné ». De nouveaux engagements viennent-ils remplacer le vide laissé par son désinvestissement idéologique ? Sa nostalgie et ses nombreuses justifications portent, en effet, sur ce qu'il a perdu et qu'il n'aurait pas retrouvé par ailleurs : « Je travaille, c'est une vie de travailleur quoi, (...) y'a un côté forcément sympa parce que c'est pas un métier subi, mais bon, (...) c'est dur de trouver ça complètement épanouissant quoi. Voilà je suis pas dans une démarche où travailler m'épanouit, pour autant c'est pas l'aliénation non plus ». Nous pensons que Marc fait, ici, référence à la

perspective marxiste de l'aliénation en tant qu'asservissement de l'homme à son travail. Cependant, cela nous amène à examiner la fonction psychique de l'aliénation. En effet, son activité professionnelle ne semble pas pouvoir se substituer à l'adhésion idéologique dans une fonction ayant pour visée de tendre vers un « état psychique a-conflictuel » (Aulagnier, 1979).

S'agissant de sa vie affective, Marc manifeste une certaine réserve à aborder son intimité, mais cela est facilité, lorsqu'il la relie à son adhésion idéologique. Il nous dit avoir rencontré sa compagne actuelle en dehors du milieu militant. Citant les propos de sa conjointe au sujet de son investissement idéologique, il fait part de sa difficulté à « couper le cordon ». Marc met en avant une difficulté à concilier engagement idéologique et vie de couple : « Y'a une période où j'ai eu des copines tout ça c'était bien, mais j'ai, j'ai bien senti que cet investissement militant il était au détriment d'autres aspects de ma vie ». Néanmoins, c'est une rencontre amoureuse qui l'a incité ou contraint à renoncer en partie à son engagement idéologique : « T'as 30 balais, (...) tu rencontres une personne, puis tu t'aperçois que c'est la personne. (...) C'est pour ça que ça m'a fait drôle quand à un moment donné je me suis retrouvé en couple et que ma vie a changé (...) d'une certaine manière, c'est que j'ai toujours vécu en groupe en fait, j'ai toujours vécu en colocation, j'ai toujours eu plein d'amis, voilà. Finalement c'est que quand j'ai rencontré ma chérie que je suis passé de la colocation à la vie de couple ».

#### **Le récit de ses mises en acte idéologiques**

##### *Des mises en acte rationalisées*

Marc cite une série d'actes, sous tendus par son idéologie : apprentissages, conception de supports d'information, diffusion, manifestations, organisation d'actions de soutien, collages d'affiches, dégradations matérielles, intimidations psychologiques et violences physiques lors d'affrontements. Le plus souvent ces mises en acte témoignent d'un investissement avéré : « Les lectures que j'allais faire sur certains trucs ou les productions militantes que j'allais faire sur certains trucs. (...) C'est vrai que, quand vraiment on s'investissait on s'investissait, (...) sur toutes les luttes qu'on a décidé de faire ». Dans son récit, il tend à intellectualiser, rationaliser et banaliser ses actes : « Tu séquestres des gens, tu les enfermes et tout, nous on était dans la symbolique, on n'avait pas non plus le sentiment que, enfin, pour moi, c'est bien en dessous de s'affronter avec des flics ou ce genre de choses ». De manière générale, les violences apparaissent imaginées et ritualisées : « J'ai participé à des actions qui se font en tout petit groupe. (...) Donc, on avait préparé des cocktails Molotov dans mon

jardin l'après-midi. Donc, dans des petites canettes et tout ça, avec des gants sans empreintes (...) on avait préparé tout ça, on était restés ensemble et puis, dans la nuit, on part, on va faire ça (...), on savait qu'y avait rien, hein... qu'il y avait pas de personne, qui faisait du ménage à ce moment-là ». Marc présente sa violence comme étant légitime selon les situations dans lesquelles elle se manifeste : « J'étais content parce que voilà, (...) après si tu veux on peut discuter de, de l'acceptation qu'on a ou pas de la violence, (...) y'a des choses que moi je conçois. (...) Moi j'axe principalement les choses sur le travail politique ».

*Des actes violents ayant une fonction défensive contre une angoisse de passivation*

Certains actes violents sont cependant marqués par l'excitation qu'ils engendrent, dans une spontanéité lors de situations d'affrontements qui permettent une expression pulsionnelle et lui procurent une satisfaction manifeste : « Donc t'es un peu content, t'as pris ton coup de matraque ». La justification idéologique rationalise alors dans l'après-coup ce plaisir pris dans la violence, garantissant ainsi une cohérence psychique en mettant du sens aux débordements pulsionnels ressentis. Au-delà de cette rationalisation, les actes violents idéologiques témoignent de la lutte contre des angoisses vis-à-vis d'une réalité menaçante que Marc doit contrôler : « C'est que déjà, t'es surtout défensif, donc y'a pas moyen il faut vraiment que ça, il faut que ça, il faut un coup d'arrêt net. (...) Y'a eu des personnes parce que je les connais, parce que je sais ce qu'elles ont fait ou ce qu'elles sont capables de faire, et ou ptet parce qu'elles me font très peur aussi, donc du coup, on est poussé dans nos retranchements aussi donc on est capable peut-être de, voilà ». Il oppose une violence offensive à une violence défensive : « L'opposition à ces gens-là elle peut aussi être physique et c'est surtout faut pas leur laisser la rue ». Marc met en avant un sentiment d'insécurité et d'effroi ressenti notamment dans l'anticipation des mises en acte violentes et dans la confrontation à la violence de l'autre : « J'y suis allé (...) j'avais la peur au ventre machin, bon après t'as l'adrénaline qui prend le pas, (...) la peur elle est souvent présente hein de toutes manières (...) dans ces trucs-là. (...) c'était vraiment la peur et pas autre chose ». La mise en acte violente sous tendue la mise au défi de soi permet à Marc de lutter contre des angoisses de passivation. Nous faisons ici référence à la passivation en tant qu'état d'impuissance impliquant une détresse psychique (Green, 1999).

*Des questions sur ses limites internes*

Marc est en capacité d'élaborer et de prendre un certain recul au regard de ses actes. Son discours

témoigne d'une reconnaissance partielle de la loi, au sens où elle est perçue comme illégitime. Il dit pourtant se fixer certaines limites dans sa mise en danger ou celle des membres de son groupe d'appartenance : « Faire des choses où nous-mêmes on va pas trop se mettre en danger quand même. (...) Par contre c'est beaucoup plus gênant si tes actes ont des conséquences pour les autres ». Il se demande les limites qu'il ne pourrait pas dépasser dans l'expression de sa violence : « C'était du pieds-poings, c'était pas, je pense que c'est violent, mais c'est pas, t'as pas le sentiment sur le moment que le mec tu peux lui, alors qu'il peut y avoir un mauvais coup, c'est débile. (...) C'est comme quand t'es confronté à des faits divers sordides où des mecs qui voilà, tu te dis, mais moi j'ferais jamais ça quoi. (...) J'ai pu gazer des fachos, j'ai pu mettre des coups de trique à des fachos mais j'crois que j'ai jamais été dans un débordement de violence, où le mec, j'sais pas il est au sol, toi t'es en train de le finir, non. Non, non non. ». Marc s'interroge sur la dimension pathologique du dépassement d'une certaine limite dans la violence, quant à son propre fonctionnement psychique, « un peu bipolaire, malsain », ou de celui des autres dans un mécanisme défensif de projection : « Et j'ai pourtant j'ai côtoyé des gens qui eux, au contraire, pouvaient apprécier, enfin, apprécier, être à l'aise avec la violence, aimer ça en fait, (...) c'est des gens à un moment donné tu te dis, j'sais pas oui y'a une part de pathos oui quand même ».

*Le rapport à ses victimes : de l'altérité à l'indifférenciation*

Le rapport aux victimes s'énonce selon deux modalités. Soit, il reconnaît les qualités subjectives de la victime, ce qui induit une relative reconnaissance de l'altérité et une différenciation des limites : « Je crois qu'après coup sûrement, y'a des choses qui sont à chier (...), si on avait une autre lecture de tout ça, on se dirait qu'au niveau du rapport à autrui ou de la relation humaine c'est, ouais c'est un peu crado quoi. (...) Je considère quand même qu'un facho il appartient à l'humanité ». Soit, il confond la victime dans un groupe et celle-ci apparaît, alors, indifférenciée et déshumanisée : « Certaines violences dans certains contextes je les conçois. (...) Ils [les forces de l'ordre] sont payés, ils sont entraînés, ils sont sans pitié hein. Ça n'a rien à voir ». Il est intéressant de relever la fonction paradoxale du groupe. Si le groupe sert d'étayage et de support pour Marc, il vient ici désobjectiver l'autre dans sa position de victime.

Quoi qu'il en soit, la victime est perçue comme persécutrice, angoissante et terrifiante. Marc reconnaît partiellement ses actes : « J'ai fait des choses, j'aurais pas aimé qu'on me les fasse ». S'il est



conscient de la violence physique et psychologique de ses actes, nous ne relevons pas, pour autant, dans son discours, d'éléments de culpabilité : « Je pense qu'il a été choqué psychologiquement, et en ça c'est intéressant, et donc ben lui au moins on l'a plus vu. (...) T'as pas d'état d'âme et voilà, là j'veux dire absolument aucun ». Cette attitude quant à la limite nous amène à nous demander quelle est la place et la formation du Surmoi. Quels interdits – parentaux, culturels, sociaux, idéologiques – ont été intériorisés et ont soutenu la constitution de cette instance psychique chez Marc ?

## DISCUSSION

Ces résultats nous permettent de dégager des pistes de réflexion sur les transformations de l'adhésion idéologique chez Marc et sur la fonction psychique de ses mises en acte violentes au regard de notre hypothèse.

### L'adhésion idéologique comme espace transitionnel sans fin

Le récit de son histoire nous amène à constater que l'adhésion idéologique de Marc et sa mise en acte « sont une tentative de solution pour inscrire sur la scène du monde de ce qui est éprouvé intériorisé comme une impasse » (Morhain, 2009, p. 104). Malgré le peu d'éléments recueillis sur sa période d'enfance, nous pouvons, néanmoins, repérer la prégnance d'un sentiment d'injustice dans son vécu adolescent. L'inscription idéologique semble permettre une issue à cette problématique. Si l'adolescence manifeste la répétition et le deuil de l'enfance (Jeammet, Corcos, 2005), nous pouvons faire l'hypothèse de failles identitaires chez Marc qui l'ont conduit à traverser douloureusement la période fragile de l'adolescence. La rencontre d'un contexte socialement stimulant lui donne l'occasion d'investir la réalité externe au détriment de son monde interne fragilisé, et d'étayer son élaboration fantasmatique. L'adhésion idéologique groupale occupe, ainsi, une fonction transitionnelle, offrant un support privilégié à sa construction identitaire, en tant que position « construite pour réduire l'écart entre les éléments qui maintiennent le groupe et le dégage-ment individuante » (Kaës, 1980, p. 51). Nous pouvons nous interroger sur la manière dont l'intrication entre formations groupales, adhésion idéologique et construction psychique individuelle prend forme et interagit. En quoi l'idéologie fait-elle, à la fois, le lien entre l'individu et le groupe, tout en étant constitutive du groupe et de la construction psychique individuelle de Marc ?

Pour Marc, l'adhésion idéologique se prolonge jusqu'à l'âge adulte et ses dilemmes – entre nécessité de quitter le groupe idéologique et besoin de

maîtrise de son évolution – marquent toute sa difficulté à être seul. Ainsi, le renoncement à la toute-puissance, permise par l'idéologie, induit l'émergence d'une angoisse de séparation. Marc met, en effet, en avant, une difficulté à être suffisamment aimé par ses objets idéaux. Son parcours de vie est marqué par une succession de vie en groupe, en colocation, puis en couple. Qu'en est-il de sa capacité à être seul et à affronter la perte ? Les tentatives de Marc pour se désinvestir des groupes idéologiques semblent induire une blessure narcissique, voire un mouvement dépressif (travail insatisfaisant, perception négative et pessimiste de la réalité sociale, déception dans la perte de maîtrise du groupe idéologique), mais, finalement, n'est-ce pas là la finalité de tout espace transitionnel, dans l'acceptation de cette réalité externe, parfois décevante, qui n'empêche pas le sujet de trouver une satisfaction à exister par ailleurs, pour Marc, dans ses investissements amoureux et sportifs notamment ? Selon Winnicott (1975, p. 47), « l'acceptation de la réalité est une tâche sans fin » et les phénomènes transitionnels peuvent être présents tout au long de l'existence, notamment dans les investissements artistiques, religieux ou scientifiques. Chez Marc, l'adhésion idéologique groupale semble soulager la tension suscitée par la mise en relation de la réalité interne et de la réalité externe, du dedans et du dehors. Véritable « aire intermédiaire d'expérience » (Winnicott, 1975, p. 49), elle oriente, en effet, ses choix scolaires et professionnels, elle est le socle de son enrichissement intellectuel (lectures, apprentissages, participation à des débats) et créatif (réalisation de supports d'information, organisation de concerts), et elle favorise les échanges et les rencontres. Pour lui, la mise en acte idéologique dans ses modalités créatives et destructrices se révèle comme une tentative de dépasser le sentiment de dévalorisation et les menaces externes qui l'envahissent. Même s'il se dit plus détaché qu'auparavant de cet investissement idéologique, son positionnement relationnel, lors de nos rencontres, témoigne d'une satisfaction à parler de son parcours. Nous pouvons nous interroger sur la possibilité que ces entretiens de recherche lui permettent de réinvestir cet espace transitionnel.

### Des actes violents idéologiques qui préservent cet espace transitionnel

Les actes violents sont justifiés dans le discours de Marc, comme étant nécessaires à une défense de ses idéaux. Il met, cependant, en avant, une limite à ne pas franchir, notamment, dans la violence faite à l'autre, qu'il étaye sur ses représentations morales idéologiques. Franchir cette limite renvoie, selon lui, à une causalité psychopathologique, et la justification après-coup des actes violents lui permet de

se normaliser dans le regard de l'autre. Cela nous amène à la question de la constitution du Surmoi et la possibilité que l'idéologie prenne le pas sur les interdits parentaux et sociaux. En effet, la limite fixée par Marc est celle qui est acceptée par le groupe idéologique, et apparaît décalée de la norme sociale dominante, qui condamne les violences. Pourtant, Marc peut exprimer une reconnaissance de la violence de ses actes. Cette attitude peut témoigner d'un décalage et d'une mise en tension entre la loi intériorisée par Marc et la loi dictée par le groupe. Comment pouvons-nous, alors, envisager ce décalage ? Enriquez (2008) nous propose le terme de transgression, nécessaire à la remise en cause d'un sacré, qui permettrait de fonder de nouvelles valeurs, dépendantes d'un contexte socio-culturel et de ses courants idéologiques majoritaires et minoritaires. Mais, au-delà de cette transgression, la subjectivité de la victime semble disparaître au profit d'un groupe symbolique à attaquer. Moins qu'une annihilation totale de l'autre dans sa destruction, c'est la neutralisation des potentialités destructrices de l'autre, qui apparaît prégnante dans la dynamique violente de Marc.

La place de l'adolescence apparaît primordiale dans le franchissement de la limite par des mouvements d'opposition, et nous renvoie à « la banalité névrotique de la paranoïa à l'adolescence » décrite par Mijolla-Mellor (2007, p. 58) que l'idéologie peut exacerber. Des défenses paranoïaques semblent, effectivement, accompagner cette adhésion idéologique groupale. Nous pouvons, en premier lieu, repérer un mécanisme de projection que Marc opère en interrogeant la psychopathologie d'un autre, qui dépasse les limites acceptables de la violence. Mais le discours de Marc met en avant, également, un clivage entre une néo-réalité idéologique étayante et une réalité inacceptable (Chouvier, 2009), laissant apparaître une position paranoïde « dominée par les pulsions destructrices et les angoisses persécutrices » (Klein, 1959, p. 5), qui favorise les mises en acte violentes. Les actes violents idéologiques s'inscrivent, alors, dans ce clivage et ont pour fonction de préserver la cohérence et les potentialités de l'espace idéologique transitionnel, qui garantissent l'équilibre psychique de Marc. L'articulation entre la réalité idéologique et la réalité externe apparaît décisive. La dynamique du groupe semble primordiale dans l'expérimentation des transgressions. À ce propos, Chouvier et Morhain (2007, p. 27) avancent l'idée de l'existence possible, dans tous les groupes, d'une position sectaire, qui favoriserait les mises en actes violentes individuelles dans une perspective défensive. L'intériorisation singulière, par Marc, d'événements douloureux voire traumatiques, semble trouver une résonance au sein de groupes spécifiques, et justifier et rationaliser, en retour, cette nécessité défensive.

## CONCLUSION

L'intrication entre processus adolescents et fonction transitionnelle de l'adhésion idéologique groupale éclaire l'actualisation de problématiques psychiques individuelles dans un mouvement collectif, ainsi que leurs issues et possibilités de solution. L'adhésion idéologique et ses mises en acte témoignent d'un mouvement – entre justification des débordements pulsionnels et continuité idéologique, entre processus primaires et processus secondaires – qui occupe une fonction psychique centrale chez le sujet, celle de permettre une individuation sécurisante. Mais ce mouvement transitionnel reste fragile et son fonctionnement semble autant lié aux ressources narcissiques du sujet qu'à l'effet possible d'une réalité externe traumatisante. Pour comprendre ces actes violents idéologiques, il semble primordial de prendre en compte la manière dont le contexte social et culturel vient heurter le sujet et l'inscription du fonctionnement psychique singulier de celui-ci dans le collectif.

D'un point de vue scientifique, cette recherche clinique ouvre des pistes de réflexion sur la réalité complexe de l'acte violent en général, au croisement d'intérêts politiques, sociaux et thérapeutiques. Plus précisément, elle participe à la compréhension de l'acte violent idéologique par rapport à ce qui joue entre les motivations conscientes et inconscientes, entre un parcours de vie et l'émergence d'un acte. Peu de recherches en psychologie se sont intéressées à l'étude de l'acte violent idéologique, afin de mieux saisir sa dimension clinique et psychodynamique. L'étude de cas de Marc permet, ainsi, d'élaborer des hypothèses à préciser et à confronter auprès d'un échantillon de recherche plus large. L'enjeu se situe dans la compréhension de la fonction de solution de ces actes violents (Harrati, Vavassori, Villerbu, 2009 ; Vavassori, Harrati, 2015) – ici, idéologiques – en évitant de réifier toute idéologie en paranoïa (Prado De Oliveira et Christopoulou, 2010) ou les idées contestataires en délires (Murat, 2009).

Enfin, d'un point de vue clinique, cette recherche met en évidence certaines difficultés dans la rencontre avec des sujets, qui s'inscrivent dans des adhésions idéologiques. Notre place de chercheur n'est pas neutre, et les mouvements transférentiels et contre-transférentiels de la relation nous éclairent tout autant que le discours manifeste. En effet, la confiance a été difficile à établir, sans cesse remise en question par la prudence nécessaire aux thèmes abordés. De plus, nous nous sommes sentis, par moments, envahis par ce discours idéologique, tour à tour fascinant ou inquiétant. Ce mouvement implique, de la part du clinicien, une prise en compte et une réflexion nécessaires sur sa propre orientation idéologique. Les modalités relationnelles des

rencontres témoignent de la position singulière de Marc, entre la transmission de son parcours et la possibilité d'investissement d'une relation duelle. Les moments informels non enregistrés ont, notamment, permis l'expression de certains aspects plus intimes de sa relation conjugale actuelle et de certaines problématiques psychiques, pour lesquelles il sollicite notre regard de psychologue. Pour Marc, la participation à cette recherche semble s'inscrire dans sa dynamique idéologique, lui permettant de réinvestir cet espace, comme une mise en acte créatrice, par l'élaboration psychique

permise par nos rencontres. Si nous avons rencontré Marc dans le cadre d'entretiens de recherche, ces modalités cliniques peuvent nous permettre de penser les implications pratiques et d'envisager les modalités de prise en charge de sujets pris dans un discours idéologique. Ces résultats soutiennent, ainsi, l'intérêt qu'il y a à penser ces actes violents idéologiques dans toute leur complexité, c'est-à-dire dans leurs liens entre l'histoire de vie, l'adhésion idéologique et ses formes de mises en acte, au-delà de la place importante qui peut être occupée par le discours idéologique du sujet.

## RÉFÉRENCES

AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION.— *DSM-IV-TR : manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, Issy-les-Moulineaux, Masson, 2004.

ANZIEU (Didier).— *Le corps de l'œuvre : essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, 1981.

ARENDE (Hannah).— *Idéologie et terreur*, 1952, trad. fr. Paris, Hermann, 2008.

ARON (Raymond).— L'idéologie, *Revue européenne des sciences sociales*, XVI, 43, 1978, p. 35-50.

AULAGNIER (Piera).— *Les destins du plaisir*, Paris, Presses universitaires de France, 1979.

BALIER (Claude).— *Psychanalyse des comportements violents*, Paris, Presses universitaires de France, 1988.

BARDIN (Laurence).— *L'analyse de contenu*, Paris, Presses universitaires de France, 2013.

BLANCHET (Alain) et coll.— *L'entretien dans les sciences sociales : l'écoute, la parole et le sens*, Paris, Dunod, 1985.

BORUM (Randy), FEIN (Robert), VOSSEKUIL (Bryan).— A dimensional approach to analyzing lone offender terrorism, *Aggression and violent behavior*, XVII, 5, 2012, p. 389-396.

BOUDON (Raymond).— *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986.

CAHN (Raymond).— Le processus de subjectivation à l'adolescence, dans Perret-Catipovic (M.), Ladame (F.), *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 2007, p. 213-227.

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES.— Idéologie, *Portail lexical*. [le 12 juillet 2012, <http://www.cnrtl.fr/definition/ideologie>]

CHOUVIER (Bernard).— L'idéalisme adolescent face à l'emprise sectaire, dans Morhain (Y.) et Roussillon (R.), *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, Bruxelles, De Boeck, 2009, p. 109-118.

CHOUVIER (Bernard), MORHAIN (Yves).— Position sectaire, croyance et emprise groupale, *Revue de*

*psychothérapie psychanalytique de groupe*, XLIX, 2007, p. 25-38.

CODE DE LA SÉCURITÉ INTÉRIEURE.— Article L 212-1. [le 24 novembre 2012, <http://www.legifrance.gouv.fr>]

CODE PÉNAL.— Articles 225-1, 322-2, 221-4, 222-3, 222-8, R625-7, 222-10, 222-12, 222-13, 222-18-1, 322-8, 311-4, 312-2, 132-76, 225-18, R624-3, R624-4, 412-3, 421-1. [le 24 novembre 2012, <http://www.legifrance.gouv.fr>]

DUPARC (François).— *Le mal des idéologies*, Paris, Presses universitaires de France, 2004.

ENRIQUEZ (Eugène).— Un monde sans transgression, *Nouvelle revue de psychosociologie*, VI, 2008, p. 277-289.

FREUD (Sigmund).— *Massenpsychologie und Ich-Analyse* [1921], trad. fr. *Psychologie des masses et analyse du moi*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

FREUD (Sigmund).— *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* [1933], trad. fr. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1971.

GREEN (André).— Passivité-passivation : jouissance et détresse, *Revue française de psychanalyse*, LXIII, 1999, p. 1587-1600.

GRUENEWALD (Jeff), PRIDEMORE (William Alex).— A comparison of ideologically-motivated homicides from the new extremist crime database and homicides from the supplementary homicide reports using multiple imputation by chained equations to handle missing values, *Journal of quantitative criminology*, XXVIII, 2012, p. 141-162.

GUTTON (Philippe).— L'illusion pubertaire, dans Morhain (Y.), Roussillon (R.), *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, Bruxelles, De Boeck, 2009, p. 45-61.

HARRATI (Sonia), VAVASSORI (David), VILLERBU (Loïck).— *Délinquance et violence*, Paris, Armand Colin, 2009.

JEAMMET (Philippe), CORCOS (Maurice).– *Évolution des problématiques à l'adolescence. L'émergence de la dépendance et ses aménagements*, Rueil-Malmaison, Doin, 2005.

KAËS (René).– *L'idéologie, études psychanalytiques*, Paris, Dunod, 1980.

KLEIN (Melanie).– *Die Psychoanalyse des Kindes*, Vienne, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1932, trad. fr. *La psychanalyse des enfants*, Paris, Presses universitaires de France, 1959.

LAVAL (Guy).– *Bourreaux ordinaires. Psychanalyse du meurtre totalitaire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

MACHEREY (Pierre).– Idéologie : le mot, l'idée, la chose, *Methodos*, VIII, 2008, [le 1<sup>er</sup> novembre 2012, <http://methodos.revues.org/1843>].

MIJOLLA-MELLOR (Sophie de).– *La paranoïa*, Paris, Presses universitaires de France, 2007.

MORHAIN (Yves).– Adolescents criminels, une haine envieuse, dans Morhain (Y.), Roussillon (R.), *Actualités*

*psychopathologiques de l'adolescence*, Bruxelles, De Boeck, 2009, p. 73-108.

MURAT (Laure).– *L'homme qui se prenait pour Napoléon : pour une histoire politique de la folie*, Paris, Gallimard, 2009.

PRADO DE OLIVEIRA (Luiz Eduardo), CHRISTOPOULOU (Vassiliki-Piyi).– Réification de la pensée, paranoïa et idéologie. Éléments d'un projet de recherche, *Psychologie clinique*, XXIX, 2010, p. 19-30.

RICŒUR (Paul).– *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Seuil, 1997.

TYSEBAERT (Évelyne).– La nuit des mots. Racines intrapsychiques de la pensée idéologique, *Topique*, XCVI, 2006, p. 93-100.

VAVASSORI (David), HARRATI (Sonia).– De la dépendance à la passion de l'agir chez les adolescents incarcérés en établissement pénitentiaire pour mineurs, *Adolescence* (sous presse), 2015.

WINNICOTT (Donald Woods).– *Playing and reality*, Tavistock, 1971, trad. fr. *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.